

## **Le discours politique chez Barack Obama : “Black and more than black”.**

*Gregory Benedetti*

« Ce fut le moment le plus important de la campagne ». C’est en ces termes que David Axelrod, conseiller actuel de Barack Obama à la Maison-Blanche, qui fut également l’un de ses plus proches collaborateurs au cours de la campagne présidentielle, analyse, dans un article de David Remnick du *New Yorker*, l’impact du discours prononcé par le candidat démocrate le 18 mars 2008 au *National Constitution Center* de Philadelphie, Pennsylvanie.

En effet, en ce début d’année 2008, Barack Obama se retrouvait au cœur d’une controverse politique que toute élection présidentielle américaine se plaît à créer, puis à examiner minutieusement. Ainsi, après avoir remporté le Caucus de l’Iowa le 3 janvier, le Sénateur dut faire face à une intensification de la campagne dans la course à l’investiture démocrate. Sa victoire dans un État où plus de 90% de la population est blanche, eut un double effet sur les primaires de son parti : dans un premier temps elle joua un rôle extrêmement positif en termes de légitimité et de crédibilité électorale. À l’aune de cette victoire, Obama se révéla pour la première fois comme un candidat possédant de réelles chances d’être élu ; on parle en américain d’ « *electability* ». Mais dans un deuxième temps ce succès enflamma la campagne, et ce notamment dans le camp de son adversaire principale, la Sénatrice de l’État de New York, Hillary Clinton.

Par conséquent, au mois de mars 2008, lorsqu’Obama prit la plume pour rédiger un discours que nombre d’observateurs ont d’ores et déjà porté au pinacle de l’éloquence politique, il se trouvait face à une tempête médiatique qui aurait pu sonner le glas de la plus crédible des candidatures d’un homme de couleur depuis Jesse Jackson en 1988. Barack Obama vit ainsi déferler sur lui une salve de critiques devenues de plus en plus virulentes de la part du camp Clinton, critiques qui prirent une dimension raciale qui avait été, jusqu’à cet épisode, délibérément évitée. Mais la tentation d’envisager la candidature d’Obama à travers le prisme de la couleur de peau s’avéra bien trop grande pour certains au sein de la classe politique américaine. Ainsi, Geraldine Ferraro, ancienne colistière de Walter Mondale en 1984, et un temps trésorière de la campagne de Hillary Clinton, mit le feu aux poudres en déclarant: « Si Barack Obama était blanc il ne serait pas dans cette position. Ni s’il était une femme. Il a beaucoup de chance d’être ce qu’il est ». Dans un article intitulé « Postmodern Racial Politics in the United States: Difference and Inequality », Howard Winant évoque cette forme de racisme subtil. Selon l’auteur, cette stratégie est utilisée de façon à mobiliser l’électorat blanc par l’emploi, d’un « sous-texte politique racial » (62), stratégie discursive plus connue sous le nom de « *coding* » (62).

Pour autant, au-delà de ces attaques politiciennes, ce discours fut essentiellement motivé par la controverse déclenchée par les prêches du Révérend Jeremiah Wright, pasteur noir proche de Barack Obama et officiant à la *Trinity United Church of Christ* de Chicago. En effet des vidéos diffusées sur *YouTube* montraient Jeremiah Wright s’exprimant sur un ton très véhément au sujet de la politique américaine, et ce en des termes que nombre d’adversaires d’Obama qualifièrent immédiatement d’anti-américains, associant par la même occasion le candidat démocrate à cet homme qui cristallisait les peurs de l’électorat blanc. C’est donc bien cette polémique qui incita le

Sénateur à prendre la parole publiquement pour aborder le thème de la race<sup>1</sup>, thème qu'il avait soigneusement passé sous silence pendant les premiers mois de cette campagne, dans l'optique de mener une stratégie électorale déracialisée. Malgré les réticences de ses conseillers, Barack Obama décida de s'emparer de cette controverse pour exposer sa propre vision de la question raciale aux États-Unis, dans un discours devenu emblématique d'une nouvelle politique raciale. La grande force du désormais 44<sup>ème</sup> président des États-Unis fut d'envisager le thème de la race dans sa dimension nationale et politique sans stigmatiser une communauté en particulier.

Pour comprendre l'impact de ce discours dans le cycle électoral, il convient d'avoir à l'esprit la dimension « exceptionnelle », et non « rituelle », de cette allocution. En effet, à cette occasion Obama réagit sur un thème dont il ne fut pas l'instigateur. Face à une polémique devenue incontrôlée, il se saisit de l'opportunité de transformer un exercice de « *damage-control* », maîtrise d'une situation périlleuse, en une apothéose d'éloquence rhétorique et politique dont l'influence s'avéra notable dans la quête de la nomination démocrate, et de la présidence américaine.

Cet article souhaite démontrer dans quelle mesure ce discours, que l'on entend comme développement oratoire prononcé en public sur un sujet déterminé, illustre le discours politique de Barack Obama en tant que manifestations orales ou écrites significatives d'une idéologie dans un domaine précis. Il conviendra également d'analyser en quoi ce discours est une métonymie du discours politique d'une nouvelle vague d'élus démocrates noirs sur le thème de la question raciale.

Pour ce faire, il convient d'explorer dans un premier temps les enjeux du discours chez Barack Obama dans une première partie que l'on pourrait intituler : « Quand l'Histoire a rendez-vous avec les histoires ». Obama s'inscrit dans l'Histoire nationale des États-Unis en se faisant narrateur de cette dernière par un jeu subtil entre macro- et micro-Histoire, puis par une utilisation très aboutie du concept de « *storytelling* ».

Ensuite, il est nécessaire d'aborder plus particulièrement l'enjeu politique propre à ce discours en examinant la volonté d'Obama de s'adresser au peuple dans son intégralité. « *Too black, not black enough* » ou la dialectique raciale au service du dilemme identitaire et électoral, fournira l'opportunité de mettre au jour les difficultés politiques du candidat face aux communautés noires et blanches. Il revisite les préjugés raciaux subsistant aux États-Unis, en prenant soin d'exposer le point de vue des deux communautés sous la forme d'un discours s'inspirant de la dialectique hégélienne, visant ici à dépasser les clivages et à présenter le candidat comme une synthèse de la question raciale outre-Atlantique.

Enfin, il conviendra d'analyser la stratégie de Barack Obama, qui à travers ce discours, démontre son désir de déracialiser la politique afin de politiser le thème de la race. Ce procédé permet à Obama de réinventer le projet politique des démocrates noirs, et d'annoncer peut-être les prémices d'une politique « post-raciale ».

Si ce discours est devenu célèbre en abordant la thématique de la question raciale, on ne saurait oublier que son auteur a soigneusement travaillé la forme et l'architecture générale du texte. Cette allocution est organisée sur un mode faisant

---

1 De nos jours les anthropologues comprennent l'idée de race comme étant une construction sociale à l'image de l'utilisation qui est faite du concept par les services du recensement américain. C'est dans cette perspective que l'auteur de l'article utilise la notion de race.

cohabiter harmonieusement l'Histoire et les histoires afin d'ancrer son auteur dans la lignée des grands hommes politiques de la nation. De fait, dans la partie inaugurale du discours, Barack Obama ne déroge pas à cette règle élémentaire de communication politique électorale qui veut que le candidat s'adonne à une relecture de l'Histoire américaine. Il cherche à développer une connivence accrue avec le peuple en utilisant la scène politique comme vecteur d'enracinement dans le grand récit des États-Unis. Il offre ainsi une conception linéaire de l'Histoire qui rassure l'électorat.

Au cours de la première partie de ce discours, il se fait narrateur de l'Histoire de son pays. Dans cette optique, l'une des stratégies auxquelles il a recours est l'intertextualité. Le titre, qu'il a habilement choisi est le suivant: « *We the People in Order to Form a More Perfect Union* ». Grâce à cet extrait du préambule de la Constitution de 1787, Obama inscrit sa candidature dans une perspective nationale qui vise à apaiser les craintes de l'électorat. Ce recours au texte fondateur de la nation américaine lui permet de démontrer l'authenticité de son patriotisme, aspect essentiel en période électorale, et domaine dans lequel le candidat fut régulièrement sous le feu des critiques. En outre, le Sénateur démocrate reconnaît implicitement l'expérience profondément religieuse de la démocratie américaine, et ce notamment lorsqu'il évoque la Genèse de la république. Il rappelle à son auditoire la dimension spirituelle qui habita les États-Unis dès leur entrée dans le concert des nations: « *America's improbable experiment in democracy* » (l. 2-3). Par la même occasion, il aspire à mettre fin au scepticisme d'une partie des électeurs chrétiens.

Par ailleurs, le texte est articulé avec la volonté de mettre en lumière la nature intrinsèquement dynamique de l'Histoire américaine. Obama souligne que l'expérience américaine est, tout comme sa propre campagne, un voyage dont la dynamique n'est pas sans rappeler la quête de renouveau qui habita les Pères Pèlerins aux premières heures des colonies. Cela est illustré dans la citation suivante : « *Farmers and scholars ; statesmen and patriots who had traveled across an ocean* » (l. 3-4). Il faut noter en effet que le thème du renouveau est fondamental à la rhétorique politique aux États-Unis, et que l'expérience de la traversée de l'océan est une expérience comprise par la plupart des Américains.

Mais en ce 18 mars 2008, l'Histoire américaine a inévitablement rendez-vous avec l'histoire d'une de ses communautés, la communauté afro-américaine. Ainsi, ce recours à la macro-Histoire, au grand récit américain, ne saurait faire oublier à Obama et à son auditoire, que la micro-Histoire, ici celle de la communauté noire, a pour sa part été bafouée par l'imperfection originelle de la Constitution. En premier lieu, Obama évoque l'expérience de l'esclavage qu'il nomme: « *this nation's original sin* » (l. 8). En tant que candidat à la Maison-Blanche Obama s'inscrit dans la lignée des Pères Fondateurs. Cependant, son expérience d'homme noir en fait un héritier des luttes successives entreprises par la communauté afro-américaine. Il relate tour à tour les grandes étapes qui ont façonné l'histoire du peuple noir. De l'esclavage au mouvement pour les droits civiques, en passant par la ségrégation, il entend lier ces combats aux principes fondateurs de la Constitution américaine, et cherche à replacer ces événements dans le cycle plus large de l'Histoire des États-Unis:

*through protests and struggle, on the streets and in the courts, through a civil war and civil disobedience and always at great risk – to narrow the gap between the promise of our ideals and the reality of their time.*

Ainsi, en une phrase il brosse le portrait historique de la communauté noire, évoquant de manière successive la Guerre de Sécession, les grandes décisions judiciaires parfois favorables, mais souvent défavorables aux Afro-Américains, et le

principe de désobéissance civile que Martin Luther King prêcha ardemment au cœur du XX<sup>e</sup> siècle.

De fait, par l'emploi de cette rhétorique adressée à la communauté noire, Obama montre sa connaissance de l'Histoire afro-américaine et exprime sa gratitude envers celles et ceux qui composèrent la « Génération Moïse », militants noirs qui ouvrirent la voie à de grandes réformes raciales. Il appelle ainsi à poursuivre ce projet dans une perspective électorale en adéquation avec les principes de son propre engagement politique: « *to continue the long march* » (l. 24). Mais Obama s'adresse à cette occasion à la nation dans son intégralité par l'intermédiaire de cette micro-Histoire, replaçant cette dernière dans une perspective de préservation des idéaux de la Constitution: « *a more just, more equal, more free, more caring and more prosperous America* » (l. 24-25). Il se repositionne ainsi comme porteur des valeurs démocrates par le biais du paradigme économique et social.

Enfin, dans ce jeu perpétuel entre macro-Histoire et micro-Histoire, Obama ajoute un troisième niveau de lecture en utilisant le *storytelling*, technique qui envisage l'Histoire à travers le prisme des petites histoires, opérant ainsi sur un continuum allant de « *History* » à « *story* ». Importée en politique au cours du XX<sup>e</sup> siècle, cette stratégie permet de donner une dimension plus concrète à un discours abstrait selon Achille Weinberg.

Chez Barack Obama le *storytelling* prend des accents très personnels puisqu'il offre en permanence à l'Amérique sa propre histoire d'homme américain. Son récit personnel est la métonymie du rêve américain et cela démontre sa capacité à se vêtir des attributs du candidat traditionnel. À la lumière de son parcours, il considère la possibilité pour l'Histoire américaine de se détacher des maux qui l'ont longtemps caractérisée. Obama puise cette croyance dans les fondements de sa propre histoire : « *This belief also comes from my own American story* », ou encore: « *I will never forget that in no other country on Earth is my story even possible* » (l32). Barack Obama s'appuie constamment sur cette dualité en jouant sur le lien entre méta-récit, l'Histoire, et mini-récits, les histoires. Cette narration à la fois très didactique et presque romancée de l'Histoire des États-Unis s'inscrit dans un désir d'universalité, afin d'éviter une polarisation raciale qui aurait été fatale à la pérennité de la campagne de Barack Obama. Elle se veut également l'illustration de la propension du candidat à être un miroir pour les différentes communautés souhaitant projeter leurs attentes sur cet homme biracial, voire multiracial. Howard Winant parle d'un « décentrage de la politique raciale » (57) en référence à ce type de position politique. D'autre part, ce discours offrit également à Barack Obama l'opportunité de résoudre son propre dilemme identitaire et électoral.

Le conflit identitaire et électoral d'Obama prend tout son relief dans ce discours qui vise à réconcilier les antagonismes raciaux au sein de l'Union, et à permettre au Sénateur de s'affirmer en tant que candidat américain affranchi du dilemme ontologique qui a souvent défini sa campagne. La dualité de l'homme noir aux États-Unis est un sujet qui alimente depuis longtemps la réflexion des intellectuels Afro-Américains. Pour W.E.B. Du Bois, au début du XX<sup>e</sup> siècle, le dilemme identitaire résidait dans l'incapacité à être « *both a Negro and an American* » (7). Cette citation célèbre est extraite d'une des œuvres majeures de Du Bois, *Souls of Black Folk* publiée en 1903. D'un point de vue électoral, la candidature d'un homme noir en la personne de Barack Obama, a fait rejaillir ces mêmes interrogations. Pour l'ancien Sénateur de l'Illinois, l'équation à résoudre prit une dimension politique et gravita autour de sa capacité à s'ancrer dans deux communautés à la fois : la communauté

blanche et la communauté noire. Dans ce discours, Obama se montre très lucide quant à ce dilemme en affirmant ainsi : « *At various stages in the campaign, some commentators have deemed me either “too black” or “not black enough”* » (l. 53). En une phrase il résume les termes du problème identitaire et électoral ayant caractérisé sa campagne.

Il est vrai que pour une partie de l'électorat blanc, la candidature de Barack Obama fut dans un premier temps perçue comme une nouvelle tentative de briguer la Maison-Blanche dans le but de faire progresser les intérêts de la communauté afro-américaine. Par conséquent nombre d'observateurs politiques, et d'électeurs, s'empressèrent de comparer la campagne d'Obama aux candidatures infructueuses du révérend démocrate Jesse Jackson en 1984 et 1988. Toutefois, c'est sans doute au sein de la communauté noire que Barack Obama connut le plus de difficultés à trouver sa place. Fils d'un père Africain et d'une mère blanche du Kansas, le passé racial d'Obama ne répond pas aux critères culturels et historiques de l'Afro-Américain, c'est-à-dire un homme noir au passé familial enraciné dans l'esclavage. Cet ancrage dans la communauté noire américaine, Obama n'a pu que le construire progressivement au cours de sa vie – notamment de par son mariage à une « vraie » Afro-Américaine – et de sa carrière politique. Ceci est d'ailleurs exploité dans le discours en question. Par conséquent pour nombre de Noirs aux États-Unis, il ne pouvait se désigner comme le digne successeur des Martin Luther King, Jesse Jackson, ou autre Al Sharpton. Aussi en cette période de primaires démocrates, les élus noirs étaient-ils divisés quant à la candidature du Sénateur. Les quarante deux membres du *Congressional Black Caucus*, groupe d'élus afro-américains au Congrès, étaient partagés équitablement entre partisans de Hillary Clinton et soutiens de Barack Obama. Charles Rangel par exemple, figure emblématique du mouvement pour les droits civiques, et désormais représentant de l'État de New York, manifesta son scepticisme à l'encontre d'Obama, comme le précise Gwen Ifill dans son dernier livre, en déclarant: « *Everybody that is our color is not our kind* » (94). D'autre part en tant que jeune membre du *Congressional Black Caucus*, Obama se devait de combler le fossé générationnel qui le sépare des anciens leaders des grandes luttes des années 1960.

Par ailleurs, dans une perspective anthropologique, de nombreux observateurs considérèrent que Barack Obama avait la peau « trop claire » pour être légitimement représentatif de la communauté noire. Ce type d'argument atteste de la dimension cyclique de l'Histoire raciale aux États-Unis, puisque des concepts similaires furent employés à l'encontre des noirs à la peau claire qui cherchèrent à s'intégrer à la communauté afro-américaine dans les années 1960. Cet épisode est étudié par James Davis dans son ouvrage: *Who is Black? One Nation's Definition*: « In the 1960s, lighter persons in general often felt they had to prove their loyalty to the black community » (74).

Dès lors dans ce discours, comme tout au long de la campagne, la clé pour Barack Obama fut de montrer son empathie et sa compréhension de l'Histoire raciale des États-Unis du point de vue des deux communautés qui allaient jouer un rôle décisif dans sa nomination, puis son élection. Michael Eric Dyson, personnage important au sein des cercles universitaires et intellectuels noirs, pasteur et professeur de sociologie à *Columbus University*, est cité dans l'ouvrage de Gwen Ifill et résume en une phrase la dialectique raciale qu'Obama devait maîtriser: « *how to wink at black America while speaking to white America* » (66). Afin de résoudre cette équation, le candidat démocrate se livre à une analyse des préjugés raciaux aux États-Unis, en prenant soin d'envisager le problème dans sa globalité, à la fois du point de vue de la communauté noire, et de celui de la communauté blanche. Tout

d'abord Obama aborde le dilemme racial à travers le regard des Afro-Américains. Il évoque le problème de la discrimination légale, faisant ainsi référence au passé sudiste où la ségrégation et autres formes de discrimination qui furent établies « *de jure* ». Il note dans cette allocution le lien intrinsèque qui lie les décisions et mesures du passé à la présente situation économique précaire de la communauté noire: « *that history helps explain the wealth and income gap between black and white* » (l. 174). À travers ces quelques exemples, Barack Obama entend répondre aux critiques liées à la polémique du Révérend Wright. Il transforme ainsi cette controverse dangereuse pour sa campagne en un épiphénomène qui puise ses fondements dans les querelles du passé, afin de démontrer que la vision de son pasteur n'est que l'illustration du fait que la question raciale reste en suspens : « *This is the reality in which Reverend Wright and other African Americans of his generation grew up* » (l. 184). On remarquera que l'évocation de cette génération dénote un désir de s'adresser directement aux leaders politiques noirs dont il cherche à obtenir le soutien, afin de renforcer son potentiel électoral dans la communauté afro-américaine, tout en appelant à l'union de celle-ci derrière sa propre candidature.

Cependant, il ne pouvait en aucun cas s'aliéner le soutien de la communauté blanche. De ce fait, par l'emploi de la dialectique hégélienne, il examine également la question raciale du point de vue de l'Amérique blanche, dans un souci d'exprimer la nature ambivalente de la réalité. Son objectif est ici de faire émerger une troisième position, libérée des contraintes inhérentes aux deux conceptions initialement contradictoires. Ainsi Obama montre sa compréhension du ressentiment de la communauté blanche lorsqu'il affirme : « *In fact, a similar anger exists within segments of the white community* » (l. 212). Parmi les nombreux thèmes qu'il aborde, il évoque notamment le débat autour de la discrimination positive, mesure favorable à la minorité noire, mais souvent mal vécue par les Blancs : « *when they hear that an African American is getting an advantage in landing a good job or a spot in a good college because of an injustice that they themselves never committed* » (l. 223).

En proposant cette vision binaire, il a recours à la dialectique raciale, stratégie discursive visant ici à résoudre l'imperfection de l'Union américaine. Il choisit de souligner sa propre capacité à libérer l'Amérique de son dilemme racial, en rappelant que les positions de son pasteur sont source de division, alors que c'est précisément d'unité dont la nation a besoin. Il appelle la communauté noire à se défaire de ses anciens préjugés: « *embracing the burdens of our past without becoming victims of our past* » (l. 249). Dans ce souci d'unifier en opposant, puis regroupant les contraires, Obama dépasse tout clivage racial, et reconnaît la diversité du peuple américain: « *we may have different stories but we hold common hopes* » (l. 28). Il élargit sa stratégie discursive vers une vision plus holistique du problème racial en ajoutant que les défis présidentiels ne peuvent être réduits à une conception exclusivement raciale: « *problems that are neither black or white or Latino or Asian, but rather problems that confront us all* » (l. 86).

Si dans ce discours la forme rejoint souvent le fond sur le mode de l'iconicité, le candidat cherche avant tout à exposer son projet politique fondé sur un dépassement de la division raciale, et étayé par une stratégie de déracialisation. Loin d'être minoritaire au sein de la nouvelle vague d'élus démocrates noirs, cette option électorale remise au goût du jour en ce début de XXI<sup>e</sup> siècle entend opérer une refonte de la politique raciale menée par les candidats et élus noirs aux États-Unis.

Dans ce discours, Barack Obama prône la réconciliation raciale aux dépens de la division sur laquelle les campagnes électorales prennent souvent appui, notamment lorsqu'un candidat noir brigue une position d'élu. Dans le contexte d'une élection présidentielle, ce phénomène prend une ampleur d'autant plus importante que toute la nation américaine est concernée. Depuis l'élection du premier maire noir, Carl Stokes, dans une grande métropole, Cleveland dans l'État de l'Ohio, en 1967, la politique contemporaine des élus et candidats afro-américains a constamment évolué. Du militantisme dans les années 1950 et 1960 à la déracialisation à la fin des années 1980 et au début des années 1990, en passant par une politique pro-noire à caractère nationaliste dans les années 1970 et 1980, la communauté afro-américaine a souvent dû adapter sa conception du problème racial à l'échelle électorale. En effet, qu'il s'agisse d'une élection locale ou nationale, les paramètres de campagne doivent être pensés différemment et redéfinis en permanence. Pour Barack Obama, les mêmes problématiques conceptuelles et stratégiques se sont posées à l'heure de se lancer dans la course à la Maison-Blanche. Contrairement à Jesse Jackson en 1984, pour ne donner qu'un exemple récent, le Sénateur a immédiatement cherché à minimiser la dimension raciale de sa candidature. Ainsi dans une élection d'ampleur nationale qui exige des candidats un élargissement de leurs thématiques au-delà de leur base électorale, Barack Obama a opté pour la tactique de déracialisation.

Inspirée par le travail de Charles Hamilton débuté en 1973, puis développé en 1977 dans un article intitulé : « Deracialization : Examination of a Political Strategy », cette stratégie politique a été conceptualisée par de nombreux politologues américains. Ainsi dans la littérature politique contemporaine, ce sont Georgia A. Persons, Joseph McCormick, et Charles E. Jones qui ont examiné cette option à la lumière de différentes élections américaines, locales pour la plupart. Certaines de leurs observations sont notamment regroupées dans un ouvrage collectif : *Dilemmas of Black Politics: Issues of Leadership and Strategy*. McCormick et Jones précisent que le but de cette démarche politique est de désamorcer, et d'atténuer les effets polarisants de la race, en insistant sur des thèmes qui transcendent la dimension raciale, et qui sont susceptibles de toucher un large électorat. Georgia A. Persons résume cette pensée : « *We might characterize deracialization as electoral strategy designed to overcome the limits of race so as to transform the opportunities for individual black politicians* » (230). En s'appuyant sur une étude menée par Charles E. Jones et Michael L. Clemons, elle précise qu'une campagne déracialisée réussie s'appuie sur cinq conditions *sine qua non* analysées ici à la lumière du discours et de la campagne de Barack Obama.

Le candidat doit tout d'abord avoir une certaine expérience en tant qu'élu. On remarquera qu'Obama ne remplit que partiellement ce premier critère. En effet, avant la campagne présidentielle il n'avait siégé qu'au Sénat de l'Illinois, où il fut élu en 1996, puis au Congrès des États-Unis en tant que Sénateur de ce même État, à partir de 2004. Cette faible expérience explique notamment son émergence tardive dans les sondages, par manque de « *name-recognition* ».

Deuxièmement, le candidat a besoin du soutien inconditionnel de son parti. Dans le cas de Barack Obama, et au regard de la nature extrêmement serrée de la course à l'investiture démocrate, on peut raisonnablement affirmer que le Sénateur respecte peu ce second pré-requis, bien qu'il ait en revanche joui d'une forte mobilisation populaire au sein de ses partisans.

D'autre part, au cours d'une campagne déracialisée, le candidat afro-américain doit être en mesure de décourager toutes pratiques racistes à son encontre. Ici, bien qu'Obama ait eu du mal à atteindre cet objectif au cours du premier trimestre 2008,

comme en atteste la polémique ayant précédé ce discours, on constate que cette allocution a permis de mettre un terme aux attaques raciales – voire racistes – émanant de ses adversaires.

Le quatrième élément indispensable à la réussite d'un candidat noir, repose sur sa propension à offrir un programme déracialisé. De ce point de vue, Barack Obama semble être en adéquation avec la stratégie décrite par Persons. On remarquera ainsi que le Sénateur se positionne sur des valeurs qui transcendent le problème racial. Son discours illustre cette démarche car il lui permet notamment de s'adresser directement aux Américains noirs en prêchant par exemple la responsabilisation. Pour ce faire, il convoque notamment la notion de « *self-help* » chère par le passé à Booker T. Washington, leader noir emblématique de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Obama déclare: « *It means taking full responsibility for our own lives – by demanding more from our fathers* » (l. 255). Ces propos en faveur d'une idée jugée trop conservatrice provoquèrent l'irritation des leaders noirs. Néanmoins, il réitéra cette position à New York, une fois élu, en juillet 2009, dans un discours prononcé à l'occasion du centenaire de la NAACP (*National Association for the Advancement of Colored People*). De fait, il semble que la cohérence rhétorique et politique de Barack Obama à ce sujet soit caractéristique de sa volonté de s'éloigner des anciens paradigmes en vogue dans les années 1960. Il exprime ainsi son scepticisme envers l'intervention accrue de l'État dans les politiques d'aide aux familles, thème marqué racialement s'il en est: « *a problem that welfare policies for many years may have worsened* » (l. 178). De plus, à l'image de certains intellectuels conservateurs afro-américains comme Shelby Steele, Obama tient à mettre un terme au sentiment de victimisation qui caractérise trop souvent selon lui la communauté noire. Il insiste sur ce point : « *that legacy of defeat was passed on to future generations* » (l. 192).

Enfin, le dernier aspect constitutif de la stratégie de déracialisation est l'irruption soudaine d'un élément imprévu au cours de la campagne pour orienter les termes du débat en faveur du candidat noir. Ce dernier facteur correspond à ce que les auteurs cités précédemment nomment « *wildcard* ». Concernant ce dernier point dit « imprévu », on peut désormais avancer la thèse selon laquelle la polémique Jeremiah Wright a joué un rôle, non pas décisif, mais tout du moins favorable, dans la campagne du candidat démocrate. À cette occasion, Obama a su désamorcer les risques engendrés par cette controverse, ce qui lui a permis d'éliminer partiellement du débat politique la question raciale. Il bénéficiera en outre d'un second effet « *wildcard* » dans les derniers mois de l'élection avec l'éclatement la crise économique.

Mais au-delà d'un simple calcul stratégique, cette tactique de déracialisation révèle la volonté profonde de Barack Obama de politiser véritablement la problématique raciale, au sens étymologique du verbe « politiser », c'est-à-dire de faire de la race un sujet courant du débat de la cité, de l'État. Obama n'entend plus traiter ce problème en soi, mais il cherche à le repositionner au centre de la question politique en l'associant à d'autres grands axes de réflexion. Ainsi, ce discours au cœur duquel la race occupe une place prépondérante, traduit en réalité un véritable enjeu politique sous-jacent qui permet à Barack Obama de présenter de nouveau son programme : « *investing in the health, welfare, and education of black and brown and white children will ultimately help all of America prosper* » (l. 281). Il n'envisage pas la politique à travers le prisme d'une seule et unique communauté, mais appelle à la formation de coalitions multiraciales dans une optique « pluraliste », selon les termes de J. Philipp Thompson. Obama parle de « *coalition of white and black; Latino and Asian, rich and poor, young and old* » (l. 267). En adoptant une telle position, le Sénateur se démarque des générations précédentes d'hommes

politiques noirs – à l'exception peut-être de Jesse Jackson, qui avait tenté en 1984 ce qu'il appela la « *Rainbow Coalition* », mais qui avait conservé cependant un discours relativement virulent du point de vue racial. Ici, le Sénateur entend se libérer des concepts raciaux du passé. Par l'intermédiaire d'une critique de la vision de son propre pasteur, ce sont finalement les anciens leaders afro-américains qu'Obama remet en question. Il considère en effet que Jeremiah Wright envisage la société de façon purement statique, conception à laquelle il s'oppose clairement dans son allocution.

Par-delà ses retombées politiques et médiatiques immédiates, ce discours est hautement significatif en ceci qu'il véhicule une vision qui témoigne de la grande vitalité de la réflexion politique noire-américaine. En effet cette conception n'est en aucun cas exclusive au Sénateur puisqu'elle s'inscrit directement dans la lignée d'une nouvelle génération d'hommes politiques noirs qui utilisent eux-mêmes des concepts similaires. Ainsi, ils évitent de donner à la race une prééminence électorale, qui selon eux, n'a plus lieu d'être dans la vie politique nationale contemporaine. À la tête de ce groupe on retrouve par exemple Cory Booker, maire de la ville de Newark dans le New Jersey, Deval Patrick, qui devint en 2006 le deuxième gouverneur noir de l'histoire américaine après son élection dans le Massachusetts, ou encore Adrian Fenty, le maire actuel de Washington D.C. La démarche de tous ces hommes politiques émane d'un désir commun de regarder par-delà la dimension raciale sans faire de leur couleur de peau l'élément définitoire de leur programme, ou de leurs aspirations. Cette stratégie se retrouve chez Obama dans sa volonté d'évoquer ouvertement la question raciale afin d'en évacuer les problèmes consubstantiels. Cette démarche ouvre peut-être la voie à la politique « post-raciale », expression que nombre de journalistes ont utilisée, cependant sans la définir. Colin Powell, ancien secrétaire d'État américain, offre peut-être une première indication quant à la politique post-raciale, dans l'article de David Remnick du *New Yorker*: « *What Obama did, he's run as an American who happens to be black* ». Cependant, et ce afin d'éviter toute confusion théorique, il convient de distinguer la politique « post-raciale » d'une société « post-raciale » dans laquelle la race n'aurait plus aucune importance. La politique « post-raciale » s'entend comme une démarche qui ne place pas la race au cœur du débat comme élément culturel et historique, source de conflit et de division, mais la conçoit comme principe articulé autour des thématiques sociales et économiques plus larges. Obama lui-même reconnaît que la race ne peut être complètement occultée: « *This is not to say that race has not been an issue in the campaign* » (l. 53). Toutefois, cette position dite « post-raciale » nécessite encore d'être étudiée, analysée et conceptualisée par les politologues contemporains et conseillers politiques eux-mêmes, afin de clarifier les termes du débat qui restent parfois flous pour les élus noirs. La position de Deval Patrick dans un article de Matt Bai du *New York Times*, l'illustre clairement: « *You are constantly tested by a whole host of factors to see whether you're speaking for the entire commonwealth or just for one community* ».

Dans un contexte médiatique et politique trouble, Barack Obama a donc réussi son rendez-vous avec l'Histoire ce 18 mars 2008 en faisant taire les critiques, et en offrant sa vision tant attendue du débat sur la question raciale. Sa force fut de renverser une tendance qui lui était défavorable en transformant cet exercice rhétorique périlleux en pierre angulaire sur laquelle il a cherché à bâtir une nouvelle politique raciale aux États-Unis. Son éloquence, son talent d'orateur, auront démontré ce que Peter Berger et Thomas Luckman ont déjà précisé dans leur

ouvrage *La construction sociale de la réalité* : « le discours constitue le plus important système de signes de la société humaine » (51). Dans une allocution aux allures d'examen de passage face à une Amérique toujours en proie au doute quant à sa nature multiraciale, Barack Obama est parvenu en premier lieu à réconcilier, du moins provisoirement, les différences et différends inhérents à l'Union, grâce à sa vision dialectique de l'Histoire. Il a de plus réussi le pari de parfaire l'union de la communauté afro-américaine, en attendant peut-être, au cours de son mandat, de réparer définitivement les faiblesses de l'Union des États-Unis quant à la question raciale. Il a d'ores et déjà posé les fondations d'une nouvelle rhétorique raciale pour tout un pays, par la voix d'un discours qui trône désormais en bonne place aux côtés du rêve de Martin Luther King.

## Sources

- Bai, Matt. « Is Obama the End of Black Politics? ». *The New York Times*. 10 août 2008. 25 août 2009. <http://www.newyorktimes.com/2008/08/10/magazine/10politics-t.html>
- Berger, Peter & Luckmann Thomas. *La construction sociale de la réalité*. Paris: Armand Colin, 2002.
- Davis, J.F. *Who is Black? One Nation's Definition*. États-Unis: The Pennsylvania State University Press, 1991.
- Du Bois, W.E.B. *The Souls of Black Folk*. Stilwell, Kansas: Digireads.com Publishing: 2005.
- Fukuyama, F. *The End of History and the Last Man*. New York: Free Press, 2006 (2ème édition).
- Ifill, Gwen. *The Breakthrough: Politics and Race in the Age of Obama*. New York: Doubleday, 2009.
- Obama, Barack. *De la race en Amérique*. Paris : Editions Grasset, 2008.
- Persons, Georgia A. *Dilemmas of Black Politics: Issues of Leadership and Strategy*. New York: Harper Collins College Publishers, 1993.
- Remnick, David. « The Joshua Generation. Race and the Campaign of Barack Obama. *The New Yorker*. 17 novembre 2008. 10 décembre 2008. [http://www.newyorker.com/reporting/2008/11/17/081117fa\\_fact\\_remnick](http://www.newyorker.com/reporting/2008/11/17/081117fa_fact_remnick).
- Smith, Robert C. *Encyclopedia of African-American Politics*. New York: Facts On File, Inc., 2003.
- Thompson III, J. Phillip. *Double Trouble. Black Mayors, Black Communities, and the Call for a Deep Democracy*. New York: Oxford University Press, 2006.
- Weinberg, Achille. « Aux Sources de l'éloquence » in *Sciences Humaines*. Paris : novembre 2009.
- Winant, Howard. « Postmodern Racial Politics in the United States: Difference and Inequality » in Theodore Ruter (ed). *The Politics of Race. African Americans and the Political System*. New York: M.E. Sharpe, Inc., 1995.

**Annexe: Discours de Barack Obama à Philadelphie le 18 mars 2008.  
"We the people, in order to form a more perfect union."**

Two hundred and twenty one years ago, in a hall that still stands across the street, a group of men gathered and, with these simple words, launched America's improbable experiment in democracy. Farmers and scholars; statesmen and patriots who had traveled across an ocean to escape tyranny and persecution finally made real their  
5 declaration of independence at a Philadelphia convention that lasted through the spring of 1787.

The document they produced was eventually signed but ultimately unfinished. It was stained by this nation's original sin of slavery, a question that divided the colonies and brought the convention to a stalemate until the founders chose to allow the slave  
10 trade to continue for at least twenty more years, and to leave any final resolution to future generations.

Of course, the answer to the slavery question was already embedded within our Constitution – a Constitution that had at its very core the ideal of equal citizenship under the law; a Constitution that promised its people liberty, and justice, and a union  
15 that could be and should be perfected over time.

And yet words on a parchment would not be enough to deliver slaves from bondage, or provide men and women of every color and creed their full rights and obligations as citizens of the United States. What would be needed were Americans in successive generations who were willing to do their part – through protests and  
20 struggle, on the streets and in the courts, through a civil war and civil disobedience and always at great risk – to narrow that gap between the promise of our ideals and the reality of their time.

This was one of the tasks we set forth at the beginning of this campaign – to continue the long march of those who came before us, a march for a more just, more equal,  
25 more free, more caring and more prosperous America. I chose to run for the presidency at this moment in history because I believe deeply that we cannot solve the challenges of our time unless we solve them together – unless we perfect our union by understanding that we may have different stories, but we hold common hopes; that we may not look the same and we may not have come from the same  
30 place, but we all want to move in the same direction – towards a better future for our children and our grandchildren.

This belief comes from my unyielding faith in the decency and generosity of the American people. But it also comes from my own American story.

I am the son of a black man from Kenya and a white woman from Kansas. I was  
35 raised with the help of a white grandfather who survived a Depression to serve in Patton's Army during World War II and a white grandmother who worked on a bomber assembly line at Fort Leavenworth while he was overseas. I've gone to some of the best schools in America and lived in one of the world's poorest nations. I am married to a black American who carries within her the blood of slaves and  
40 slaveowners – an inheritance we pass on to our two precious daughters. I have brothers, sisters, nieces, nephews, uncles and cousins, of every race and every hue, scattered across three continents, and for as long as I live, I will never forget that in no other country on Earth is my story even possible.

It's a story that hasn't made me the most conventional candidate. But it is a story that  
45 has seared into my genetic makeup the idea that this nation is more than the sum of its parts – that out of many, we are truly one.

Throughout the first year of this campaign, against all predictions to the contrary, we saw how hungry the American people were for this message of unity. Despite the

50 temptation to view my candidacy through a purely racial lens, we won commanding  
victories in states with some of the whitest populations in the country. In South  
Carolina, where the Confederate Flag still flies, we built a powerful coalition of African  
Americans and white Americans.

This is not to say that race has not been an issue in the campaign. At various stages  
in the campaign, some commentators have deemed me either “too black” or “not  
55 black enough.” We saw racial tensions bubble to the surface during the week before  
the South Carolina primary. The press has scoured every exit poll for the latest  
evidence of racial polarization, not just in terms of white and black, but black and  
brown as well.

60 And yet, it has only been in the last couple of weeks that the discussion of race in this  
campaign has taken a particularly divisive turn.

On one end of the spectrum, we’ve heard the implication that my candidacy is  
somehow an exercise in affirmative action; that it’s based solely on the desire of  
wide-eyed liberals to purchase racial reconciliation on the cheap. On the other end,  
we’ve heard my former pastor, Reverend Jeremiah Wright, use incendiary language  
65 to express views that have the potential not only to widen the racial divide, but views  
that denigrate both the greatness and the goodness of our nation; that rightly offend  
white and black alike.

I have already condemned, in unequivocal terms, the statements of Reverend Wright  
that have caused such controversy. For some, nagging questions remain. Did I know  
70 him to be an occasionally fierce critic of American domestic and foreign policy? Of  
course. Did I ever hear him make remarks that could be considered controversial  
while I sat in church? Yes. Did I strongly disagree with many of his political views?  
Absolutely – just as I’m sure many of you have heard remarks from your pastors,  
priests, or rabbis with which you strongly disagreed.

75 But the remarks that have caused this recent firestorm weren’t simply controversial.  
They weren’t simply a religious leader’s effort to speak out against perceived  
injustice. Instead, they expressed a profoundly distorted view of this country – a view  
that sees white racism as endemic, and that elevates what is wrong with America  
above all that we know is right with America; a view that sees the conflicts in the  
80 Middle East as rooted primarily in the actions of stalwart allies like Israel, instead of  
emanating from the perverse and hateful ideologies of radical Islam.

As such, Reverend Wright’s comments were not only wrong but divisive, divisive at a  
time when we need unity; racially charged at a time when we need to come together  
to solve a set of monumental problems – two wars, a terrorist threat, a falling  
85 economy, a chronic health care crisis and potentially devastating climate change;  
problems that are neither black or white or Latino or Asian, but rather problems that  
confront us all.

Given my background, my politics, and my professed values and ideals, there will no  
doubt be those for whom my statements of condemnation are not enough. Why  
90 associate myself with Reverend Wright in the first place, they may ask? Why not join  
another church? And I confess that if all that I knew of Reverend Wright were the  
snippets of those sermons that have run in an endless loop on the television and You  
Tube, or if Trinity United Church of Christ conformed to the caricatures being peddled  
by some commentators, there is no doubt that I would react in much the same way.

95 But the truth is, that isn’t all that I know of the man. The man I met more than twenty  
years ago is a man who helped introduce me to my Christian faith, a man who spoke  
to me about our obligations to love one another; to care for the sick and lift up the  
poor. He is a man who served his country as a U.S. Marine; who has studied and  
lectured at some of the finest universities and seminaries in the country, and who for

100 over thirty years led a church that serves the community by doing God's work here  
on Earth – by housing the homeless, ministering to the needy, providing day care  
services and scholarships and prison ministries, and reaching out to those suffering  
from HIV/AIDS.

105 In my first book, *Dreams From My Father*, I described the experience of my first  
service at Trinity:

110 *“People began to shout, to rise from their seats and clap and cry out, a forceful  
wind carrying the reverend’s voice up into the rafters....And in that single note –  
hope! – I heard something else; at the foot of that cross, inside the thousands of  
churches across the city, I imagined the stories of ordinary black people merging  
with the stories of David and Goliath, Moses and Pharaoh, the Christians in the  
lion’s den, Ezekiel’s field of dry bones. Those stories – of survival, and freedom,  
and hope – became our story, my story; the blood that had spilled was our blood,  
the tears our tears; until this black church, on this bright day, seemed once more  
115 a vessel carrying the story of a people into future generations and into a larger  
world. Our trials and triumphs became at once unique and universal, black and  
more than black; in chronicling our journey, the stories and songs gave us a  
means to reclaim memories that we didn’t need to feel shame about...memories  
that all people might study and cherish – and with which we could start to  
rebuild.”*

120 That has been my experience at Trinity. Like other predominantly black churches  
across the country, Trinity embodies the black community in its entirety – the doctor  
and the welfare mom, the model student and the former gang-banger. Like other  
black churches, Trinity’s services are full of raucous laughter and sometimes bawdy  
humor. They are full of dancing, clapping, screaming and shouting that may seem  
125 jarring to the untrained ear. The church contains in full the kindness and cruelty, the  
fierce intelligence and the shocking ignorance, the struggles and successes, the love  
and yes, the bitterness and bias that make up the black experience in America.

And this helps explain, perhaps, my relationship with Reverend Wright. As imperfect  
as he may be, he has been like family to me. He strengthened my faith, officiated my  
130 wedding, and baptized my children. Not once in my conversations with him have I  
heard him talk about any ethnic group in derogatory terms, or treat whites with whom  
he interacted with anything but courtesy and respect. He contains within him the  
contradictions – the good and the bad – of the community that he has served  
diligently for so many years.

135 I can no more disown him than I can disown the black community. I can no more  
disown him than I can my white grandmother – a woman who helped raise me, a  
woman who sacrificed again and again for me, a woman who loves me as much as  
she loves anything in this world, but a woman who once confessed her fear of black  
men who passed by her on the street, and who on more than one occasion has  
140 uttered racial or ethnic stereotypes that made me cringe.

These people are a part of me. And they are a part of America, this country that I  
love. Some will see this as an attempt to justify or excuse comments that are simply  
inexcusable. I can assure you it is not. I suppose the politically safe thing would be to  
move on from this episode and just hope that it fades into the woodwork. We can  
145 dismiss Reverend Wright as a crank or a demagogue, just as some have dismissed  
Geraldine Ferraro, in the aftermath of her recent statements, as harboring some  
deep-seated racial bias.

But race is an issue that I believe this nation cannot afford to ignore right now. We  
would be making the same mistake that Reverend Wright made in his offending  
150 sermons about America – to simplify and stereotype and amplify the negative to the  
point that it distorts reality.

The fact is that the comments that have been made and the issues that have surfaced over the last few weeks reflect the complexities of race in this country that we've never really worked through – a part of our union that we have yet to perfect. And if we walk away now, if we simply retreat into our respective corners, we will never be able to come together and solve challenges like health care, or education, or the need to find good jobs for every American.

Understanding this reality requires a reminder of how we arrived at this point. As William Faulkner once wrote, "The past isn't dead and buried. In fact, it isn't even past." We do not need to recite here the history of racial injustice in this country. But we do need to remind ourselves that so many of the disparities that exist in the African-American community today can be directly traced to inequalities passed on from an earlier generation that suffered under the brutal legacy of slavery and Jim Crow.

Segregated schools were, and are, inferior schools; we still haven't fixed them, fifty years after *Brown v. Board of Education*, and the inferior education they provided, then and now, helps explain the pervasive achievement gap between today's black and white students.

Legalized discrimination – where blacks were prevented, often through violence, from owning property, or loans were not granted to African-American business owners, or black homeowners could not access FHA mortgages, or blacks were excluded from unions, or the police force, or fire departments – meant that black families could not amass any meaningful wealth to bequeath to future generations. That history helps explain the wealth and income gap between black and white, and the concentrated pockets of poverty that persists in so many of today's urban and rural communities.

A lack of economic opportunity among black men, and the shame and frustration that came from not being able to provide for one's family, contributed to the erosion of black families – a problem that welfare policies for many years may have worsened. And the lack of basic services in so many urban black neighborhoods – parks for kids to play in, police walking the beat, regular garbage pick-up and building code enforcement – all helped create a cycle of violence, blight and neglect that continue to haunt us.

This is the reality in which Reverend Wright and other African-Americans of his generation grew up. They came of age in the late fifties and early sixties, a time when segregation was still the law of the land and opportunity was systematically constricted. What's remarkable is not how many failed in the face of discrimination, but rather how many men and women overcame the odds; how many were able to make a way out of no way for those like me who would come after them.

But for all those who scratched and clawed their way to get a piece of the American Dream, there were many who didn't make it – those who were ultimately defeated, in one way or another, by discrimination. That legacy of defeat was passed on to future generations – those young men and increasingly young women who we see standing on street corners or languishing in our prisons, without hope or prospects for the future. Even for those blacks who did make it, questions of race, and racism, continue to define their worldview in fundamental ways. For the men and women of Reverend Wright's generation, the memories of humiliation and doubt and fear have not gone away; nor has the anger and the bitterness of those years. That anger may not get expressed in public, in front of white co-workers or white friends. But it does find voice in the barbershop or around the kitchen table. At times, that anger is exploited by politicians, to gin up votes along racial lines, or to make up for a politician's own failings.

And occasionally it finds voice in the church on Sunday morning, in the pulpit and in the pews. The fact that so many people are surprised to hear that anger in some of Reverend Wright's sermons simply reminds us of the old truism that the most segregated hour in American life occurs on Sunday morning. That anger is not always productive; indeed, all too often it distracts attention from solving real problems; it keeps us from squarely facing our own complicity in our condition, and prevents the African-American community from forging the alliances it needs to bring about real change. But the anger is real; it is powerful; and to simply wish it away, to condemn it without understanding its roots, only serves to widen the chasm of misunderstanding that exists between the races.

In fact, a similar anger exists within segments of the white community. Most working- and middle-class white Americans don't feel that they have been particularly privileged by their race. Their experience is the immigrant experience – as far as they're concerned, no one's handed them anything, they've built it from scratch. They've worked hard all their lives, many times only to see their jobs shipped overseas or their pension dumped after a lifetime of labor. They are anxious about their futures, and feel their dreams slipping away; in an era of stagnant wages and global competition, opportunity comes to be seen as a zero sum game, in which your dreams come at my expense. So when they are told to bus their children to a school across town; when they hear that an African American is getting an advantage in landing a good job or a spot in a good college because of an injustice that they themselves never committed; when they're told that their fears about crime in urban neighborhoods are somehow prejudiced, resentment builds over time.

Like the anger within the black community, these resentments aren't always expressed in polite company. But they have helped shape the political landscape for at least a generation. Anger over welfare and affirmative action helped forge the Reagan Coalition. Politicians routinely exploited fears of crime for their own electoral ends. Talk show hosts and conservative commentators built entire careers unmasking bogus claims of racism while dismissing legitimate discussions of racial injustice and inequality as mere political correctness or reverse racism.

Just as black anger often proved counterproductive, so have these white resentments distracted attention from the real culprits of the middle class squeeze – a corporate culture rife with inside dealing, questionable accounting practices, and short-term greed; a Washington dominated by lobbyists and special interests; economic policies that favor the few over the many. And yet, to wish away the resentments of white Americans, to label them as misguided or even racist, without recognizing they are grounded in legitimate concerns – this too widens the racial divide, and blocks the path to understanding.

This is where we are right now. It's a racial stalemate we've been stuck in for years. Contrary to the claims of some of my critics, black and white, I have never been so naïve as to believe that we can get beyond our racial divisions in a single election cycle, or with a single candidacy – particularly a candidacy as imperfect as my own.

But I have asserted a firm conviction – a conviction rooted in my faith in God and my faith in the American people – that working together we can move beyond some of our old racial wounds, and that in fact we have no choice if we are to continue on the path of a more perfect union.

For the African-American community, that path means embracing the burdens of our past without becoming victims of our past. It means continuing to insist on a full measure of justice in every aspect of American life. But it also means binding our particular grievances – for better health care, and better schools, and better jobs – to the larger aspirations of all Americans – the white woman struggling to break the

glass ceiling, the white man who's been laid off, the immigrant trying to feed his family. And it means taking full responsibility for own lives – by demanding more from our fathers, and spending more time with our children, and reading to them, and teaching them that while they may face challenges and discrimination in their own lives, they must never succumb to despair or cynicism; they must always believe that they can write their own destiny.

Ironically, this quintessentially American – and yes, conservative – notion of self-help found frequent expression in Reverend Wright's sermons. But what my former pastor too often failed to understand is that embarking on a program of self-help also requires a belief that society can change.

The profound mistake of Reverend Wright's sermons is not that he spoke about racism in our society. It's that he spoke as if our society was static; as if no progress has been made; as if this country – a country that has made it possible for one of his own members to run for the highest office in the land and build a coalition of white and black; Latino and Asian, rich and poor, young and old – is still irrevocably bound to a tragic past. But what we know – what we have seen – is that America can change. That is true genius of this nation. What we have already achieved gives us hope – the audacity to hope – for what we can and must achieve tomorrow.

In the white community, the path to a more perfect union means acknowledging that what ails the African-American community does not just exist in the minds of black people; that the legacy of discrimination – and current incidents of discrimination, while less overt than in the past – are real and must be addressed. Not just with words, but with deeds – by investing in our schools and our communities; by enforcing our civil rights laws and ensuring fairness in our criminal justice system; by providing this generation with ladders of opportunity that were unavailable for previous generations. It requires all Americans to realize that your dreams do not have to come at the expense of my dreams; that investing in the health, welfare, and education of black and brown and white children will ultimately help all of America prosper.

In the end, then, what is called for is nothing more, and nothing less, than what all the world's great religions demand – that we do unto others as we would have them do unto us. Let us be our brother's keeper, Scripture tells us. Let us be our sister's keeper. Let us find that common stake we all have in one another, and let our politics reflect that spirit as well.

For we have a choice in this country. We can accept a politics that breeds division, and conflict, and cynicism. We can tackle race only as spectacle – as we did in the OJ trial – or in the wake of tragedy, as we did in the aftermath of Katrina – or as fodder for the nightly news. We can play Reverend Wright's sermons on every channel, every day and talk about them from now until the election, and make the only question in this campaign whether or not the American people think that I somehow believe or sympathize with his most offensive words. We can pounce on some gaffe by a Hillary supporter as evidence that she's playing the race card, or we can speculate on whether white men will all flock to John McCain in the general election regardless of his policies.

We can do that.

But if we do, I can tell you that in the next election, we'll be talking about some other distraction. And then another one. And then another one. And nothing will change. That is one option. Or, at this moment, in this election, we can come together and say, "Not this time." This time we want to talk about the crumbling schools that are stealing the future of black children and white children and Asian children and Hispanic children and Native American children. This time we want to reject the

305 cynicism that tells us that these kids can't learn; that those kids who don't look like us  
are somebody else's problem. The children of America are not those kids, they are  
our kids, and we will not let them fall behind in a 21<sup>st</sup> century economy. Not this time.  
This time we want to talk about how the lines in the Emergency Room are filled with  
whites and blacks and Hispanics who do not have health care; who don't have the  
power on their own to overcome the special interests in Washington, but who can  
310 take them on if we do it together.

This time we want to talk about the shuttered mills that once provided a decent life for  
men and women of every race, and the homes for sale that once belonged to  
Americans from every religion, every region, every walk of life. This time we want to  
talk about the fact that the real problem is not that someone who doesn't look like you  
315 might take your job; it's that the corporation you work for will ship it overseas for  
nothing more than a profit.

This time we want to talk about the men and women of every color and creed who  
serve together, and fight together, and bleed together under the same proud flag. We  
want to talk about how to bring them home from a war that never should've been  
320 authorized and never should've been waged, and we want to talk about how we'll  
show our patriotism by caring for them, and their families, and giving them the  
benefits they have earned.

I would not be running for President if I didn't believe with all my heart that this is  
what the vast majority of Americans want for this country. This union may never be  
325 perfect, but generation after generation has shown that it can always be perfected.  
And today, whenever I find myself feeling doubtful or cynical about this possibility,  
what gives me the most hope is the next generation – the young people whose  
attitudes and beliefs and openness to change have already made history in this  
election.

330 There is one story in particular that I'd like to leave you with today – a story I told  
when I had the great honor of speaking on Dr. King's birthday at his home church,  
Ebenezer Baptist, in Atlanta.

There is a young, twenty-three year old white woman named Ashley Baia who  
organized for our campaign in Florence, South Carolina. She had been working to  
335 organize a mostly African-American community since the beginning of this campaign,  
and one day she was at a roundtable discussion where everyone went around telling  
their story and why they were there.

And Ashley said that when she was nine years old, her mother got cancer. And  
because she had to miss days of work, she was let go and lost her health care. They  
340 had to file for bankruptcy, and that's when Ashley decided that she had to do  
something to help her mom. She knew that food was one of their most expensive  
costs, and so Ashley convinced her mother that what she really liked and really  
wanted to eat more than anything else was mustard and relish sandwiches. Because  
that was the cheapest way to eat. She did this for a year until her mom got better,  
345 and she told everyone at the roundtable that the reason she joined our campaign  
was so that she could help the millions of other children in the country who want and  
need to help their parents too. Now Ashley might have made a different choice.  
Perhaps somebody told her along the way that the source of her mother's problems  
were blacks who were on welfare and too lazy to work, or Hispanics who were  
350 coming into the country illegally. But she didn't. She sought out allies in her fight  
against injustice. Anyway, Ashley finishes her story and then goes around the room  
and asks everyone else why they're supporting the campaign. They all have different  
stories and reasons. Many bring up a specific issue. And finally they come to this  
elderly black man who's been sitting there quietly the entire time. And Ashley asks

355 him why he's there. And he does not bring up a specific issue. He does not say  
health care or the economy. He does not say education or the war. He does not say  
that he was there because of Barack Obama. He simply says to everyone in the  
room, "I am here because of Ashley." "I'm here because of Ashley." By itself, that  
360 single moment of recognition between that young white girl and that old black man is  
not enough. It is not enough to give health care to the sick, or jobs to the jobless, or  
education to our children.

But it is where we start. It is where our union grows stronger. And as so many  
generations have come to realize over the course of the two-hundred and twenty one  
years since a band of patriots signed that document in Philadelphia, that is where the  
365 perfection begins.